

LE COUSIN
FLORESTAN

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PAR

PIERRE ELZÉAR



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1877

Droits de reproduction et de traduction réservés

*A Monsieur Vestier
Propriétaire*

Erre-Elzéar

LE COUSIN
FLORESTAN

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du GYMNASÉ-DRAMATIQUE,
le 14 juillet 1877

PERSONNAGES

HECTOR	MM. LANDROL.
FLORESTAN	CORBIN.
GARDANNE	BERNÉS.
UN AUBERGISTE	MARTIN.
LAURIANE	M^{lle} LEGAULT.

Dix-huitième siècle.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. PRIOLEAU, régisseur
du théâtre du Gymnase.

LE
COUSIN FLORESTAN

Terrasse d'une hôtellerie dominant le lac de Côme. A gauche, l'hôtellerie, avec un petit perron; à droite, le chemin qui monte de la vallée. Massifs d'arbousiers et de lauriers-roses. Sur le devant, à droite, une tonnelle de jasmin avec table et sièges rustiques. Au fond, par-dessus la balustrade où s'enroule la vigne vierge, on découvre le lac et les montagnes boisées de Brianza. — Soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARDANNE, puis HECTOR
par instants L'AUBERGISTE.

GARDANNE, sous la tonnelle.

Hola! Brute! du vin!

Il frappe sur la table.

L'AUBERGISTE, souriant.

Voilà, votre Excellence.

Il dépose sur la table un flacon et un verre.

GARDANNE, assis et buvant.

Je ne sais rien de tel que de boire en silence
Sous ces pampres, l'esprit plein de rêves flottants,

2 LE COUSIN FLORESTAN.

Au coucher du soleil, par un soir de printemps,
Loin des fâcheux...

HECTOR, arrivant de droite; costume de voyage,
bottes et cravache.

Holà! quelqu'un!

A l'aubergiste.

Que l'on desselle

Mon cheval, et du vin... là, sous cette tonnelle.

Il s'avance vers la tonnelle où est installé Gardanne.

Eh! vive Dieu! c'est lui!

GARDANNE, stupéfait.

C'est toi!

HECTOR.

Moi-même.

GARDANNE.

Hector!

Par quel hasard?

HECTOR.

Tu vas le savoir.

GARDANNE, à l'aubergiste.

Hé, butor!

Animal!

L'AUBERGISTE.

Excellence?

GARDANNE.

Allons, triple bourrique,
Va traire en notre honneur ta plus vieille barrique.
— Ce cher Hector!

HECTOR.

Sais-tu qu'on te regrette?

GARDANNE.

On est bien bon.

Moi?

HECTOR.

Six mois dans ces déserts!

GARDANNE.

Mais toi!

J'oubliais... Ah! pardonne à ma folle cervelle,
Je sais depuis vingt jours la fatale nouvelle.
Marié! Je prends part à ce triste accident.
Comment donc as-tu fait? Je te croyais prudent :
Quand l'hymen galamment te présentait sa torche,
Tu fuyais en criant comme un chat qu'on écorche.

Cherchant des yeux autour de lui.

Mais... ta femme?

HECTOR.

Tu crois que je suis marié.

GARDANNE.

Tu ne l'es pas? Hector, on t'a calomnié!

HECTOR.

Si s'agenouiller près d'une femme vêtue
De blanc sur les degrés de l'autel constitue
Le mariage, eh bien, je suis marié; mais
Je n'en suis pas moins libre autant que toi.

GARDANNE.

Permetts...

HECTOR.

Mon cher, ne te mets pas l'esprit à la torture ;
 Je te vais en deux mots conter cette aventure.
 Aussi bien j'ai franchi les Alpes tout exprès ;
 C'est bien le moins... Écoute, et tu verras après
 Que tu peux me traiter en franc célibataire.

L'aubergiste dépose un flacon et des verres sur la table et sort.

Ma famille, à propos d'une fort belle terre,
 Voulait plaider avec les Saint-Aignan : tu sais
 Ce que l'on peut gagner à semblables procès,
 Et nous allions en frais manger tout l'héritage
 Et plus encor, sans être éclairés davantage
 Sur nos droits respectifs. Les procureurs déjà
 Se délectaient, quand par bonheur on transigea.
 Les Saint-Aignan avaient, paraît-il, une fille :
 « Épouse-la, me dit mon oncle, elle est gentille ;
 D'Entraigues, Saint-Aignan, ce sont deux fort beaux noms ;
 Épouse sur-le-champ, ou nous nous ruinons. »
 Il pria, supplia ; je crus devoir en somme
 Satisfaire les vœux de cet excellent homme :
 Je goûte peu l'hymen, mais je hais les procès.
 — Nous ne nous aimions pas l'un l'autre avec excès,
 Ne nous étant jamais rencontrés. C'est la veille
 Du grand jour que je vis ma femme.

GARDANNE.

Une merveille?

Hector fait un signe de dénégation.

Un monstre?

HECTOR.

Non, ni l'un ni l'autre. Plutôt mieux.

Il boit.

Je ne sais même pas la couleur de ses yeux.

Je l'entendis avant de la voir.

GARDANNE.

Eh! qu'importe?

HECTOR.

Attends. La veille donc je franchissais la porte
Du parc de mon beau-père. On n'attendait que moi :
Partout des lampions, des lustres ; grand émoi,
Grands apprêts ; Saint-Aignan a fort bien fait les choses.
Je traverse, aux lueurs des girandoles roses
Le parterre, quand sous les ombrages touffus
Je perçois tout à coup un bruit de voix confus.
Un couple conversait tout bas près de ma route.
On prononce mon nom : je m'arrête, j'écoute ;
Ou plutôt non : j'entends. L'entretien me paraît
De ceux parmi lesquels un tiers est indiscret ;
Et par discrétion, je me tiens coi : « Cruelle ! »
Disait une voix d'homme. « Hélas ! » répondait-elle.
— C'en est donc fait. Demain cet époux odieux,
Ce roué, ce vieillard, car il doit être vieux,
Demain soir... Ah ! je sens ma tête qui s'égare !
— Ne craignez rien : en vain mon père nous sépare ;
Je ne serai jamais à cet homme. — Oh ! merci !
Mais il exigera, peut-être... Ah ! vivre ainsi !
Non ! Je vous attendrai demain dans une chaise ;
A minuit : prétextez la fatigue, un malaise ;
Restez seule, et fuyons. Il faut fuir. — Florestan !
— Si vous ne venez pas, je me tue. — Un instant...
— On vient. Adieu. » J'avais dérangé quelques branches.
Le jeune homme baisa tendrement deux mains blanches,
Et s'enfuit. J'en savais maintenant assez long.

Sans m'émouvoir je fais mon entrée au salon :
 Mon oncle me présente alors à ma future.
 La pauvre enfant tremblait encor de l'aventure ;
 Sans lui rien laisser voir je lui baise la main ;
 Je signe le contrat.

GARDANNE.

Ah !

HECTOR.

Puis, le lendemain...

GARDANNE.

Tu l'épouses ?

HECTOR.

Parbleu ! Veux-tu que je diffère ?

A quoi bon, quand l'amour n'est pour rien dans l'affaire ?
 Je n'étais pas fâché de savoir seulement...
 Mais je ne rêvais pas un meilleur dénouement.
 Le soir vient : on festoie et l'on danse ; la fête
 Finit pourtant, et l'on nous laisse en tête-à-tête.
 Je vois qu'elle n'osait me demander...

GARDANNE.

Son cœur

En te voyant peut-être, eh ! qui sait ? grand vainqueur ?

HECTOR.

Non, j'étais son mari : ce triste privilège
 Contre les passions subites vous protège.
 Elle restait confuse, et je ne voulus pas
 Prolonger plus longtemps son pénible embarras :
 « Ah ! madame, lui dis-je, apaisez vos alarmes.
 Je suis trop généreux pour voir couler vos larmes.

Je sais votre souci : le cousin Florestan
 Au coin du petit bois sans doute vous attend :
 Il est minuit passé ; ne faites pas attendre,
 J'ose vous en prier, un chevalier si tendre.
 Prenez garde, il l'a dit, ne voyant rien venir,
 Il pourrait... Quel remords pour vous dans l'avenir !
 Comme une jeune femme, un jour de mariage,
 Ne peut guère... j'ai tout prévu pour ce voyage. »
 Elle resta muette et sans lever les yeux.
 « Votre manteau : les nuits sont fraîches, même à deux.
 Couvrez-vous bien. Adieu, pour jamais, je l'espère. »
 Je lui mis sa pelisse avec les soins d'un père.
 Elle était belle ainsi dans son trouble ingénu.
 Je fis à Florestan le signal convenu,
 Et je partis, tandis qu'il emportait sa proie.
 Tu le vois, je suis libre.

GARDANNE.

Étrange !

HECTOR.

Libre, ô joie !

Comme le montagnard du Tyrol. Ah ! je ris
 De bon cœur en songeant aux visages surpris
 De mon oncle et de mon beau-père. Plus personne !
 Vois-tu d'ici leurs yeux hagards ?

GARDANNE.

On ne soupçonne

Rien de la vérité ?

HECTOR.

Tout dormait au château ;

Va, l'on nous croit sans doute errant incognito
 Tous les deux, et cachant dans quelque Thébaïde
 La tendre effusion de notre amour timide.
 Nos amants avaient pris la route du Poitou ;
 Ils sont en Portugal, au diable, n'importe où ;
 Moi, j'ai suivi gaiement le chemin d'Italie,
 Et je viens m'enquérir de ta mélancolie.

GARDANNE.

De ma mélancolie? Eh! tu te trompes fort.

HECTOR.

Bah?

GARDANNE.

Tu vois un mortel satisfait de son sort.

HECTOR.

Pourquoi prends-tu racine au bord du lac de Côme?

GARDANNE.

Ah! d'un souvenir cher j'y respire l'arome.
 Tu sais qu'avec mon air frivole et triomphant
 Près des femmes, hélas! je ne suis qu'un enfant,
 Et s'il faut attendrir la moindre Cidalyse,
 Une timidité sottte me paralyse.
 Sais-tu qu'à vingt-deux ans je n'avais pas aimé?

HECTOR.

Peste!

GARDANNE.

C'est dans ce site aimable, un soir de mai,
 C'est ici qu'une femme, — ah! qu'elle soit bénie!
 Une femme, que dis-je? un ange, un bon génie,

Consola ma détresse, et, pleine de douceur,
Sous ce ciel enchanté devint mon professeur.
O la saison rapide! O les douces journées!
Ce souvenir est vieux déjà de quatre années;
Dans ma reconnaissance il est toujours nouveau,
Et son parfum discret grise encor mon cerveau.
Chères leçons d'amour! charmant apprentissage!...
Dont j'ai mal profité depuis.

HECTOR.

Quoi! toujours sage?

GARDANNE.

Toujours timide, hélas! Je ne suis pas un sot;
Eh bien, s'il faut parler d'amour, rien, pas un mot.
Elle seule savait...

HECTOR.

Ta candeur est exquise.

GARDANNE.

Je vieillirai n'ayant aimé que la marquise.
Depuis deux jours pourtant...

HECTOR.

Eh bien?

GARDANNE.

Depuis deux jours,
Le plus subit, le plus absorbant des amours
S'est emparé de moi. C'est une horrible chose.
Conseille-moi.

HECTOR.

Parbleu!

GARDANNE.

Je parlerai... si j'ose ;
 Mais je n'oserai pas. Tu me vois hébété
 D'amour, ahuri, fou, stupide, épouvanté.
 Feraï-je son portrait ?

HECTOR.

Non,

GARDANNE.

Soit ; je t'en fais grâce.
 D'ailleurs, tu vas la voir.

HECTOR.

Quoi ?

GARDANNE.

Sur cette terrasse.
 Mais elle n'est pas seule.

HECTOR.

Ont-ils l'air fort épris ?

GARDANNE.

La dame... non.

HECTOR.

C'est son mari : fort bien.

GARDANNE.

J'appris
 Hier par hasard qu'avant de poursuivre leur route,
 Ils devaient s'arrêter à cette auberge. Écoute,
 Ce sont eux : les voici qui montent le chemin.

Il regarde au fond par-dessus la balustrade.

HECTOR, regardant aussi, à part.

Ma femme! ah! c'est charmant!

Entraînant Gardanne à droite.

Restons sous ce jasmin.

SCÈNE II.

LAURIANE, FLORESTAN, entrant de droite. (Costumes de voyage.) HECTOR, GARDANNE, derrière un bosquet; au fond, par instants, L'AUBERGISTE. L'aubergiste paratt sur le perron.

FLORESTAN.

Deux chambres pour ma sœur et pour moi.

HECTOR, tirant Gardanne en arrière.

Par Hercule!

Sois donc discret.

L'AUBERGISTE.

Deux?

LAURIANE.

Oui.

L'aubergiste rentre.

FLORESTAN.

Suis-je assez ridicule,

Lauriane, et quand donc finirez-vous ce jeu?

Vous bâillez?

LAURIANE, baillant derrière son éventail.

Croyez-vous?

Elle s'assied, et regarde le lac.

FLORESTAN.

Je vous ennueie?

LAURIANE.

Un peu.

Arrétant Florestan au moment où il ouvre la bouche.

Au lieu de réciter la complainte d'usage,
Cher cousin, regardez plutôt ce paysage,
Ce lac doré par les derniers rayons du jour.

FLORESTAN.

Que fait le paysage à qui se meurt d'amour?
Lauriane!

LAURIANE.

Ah! calmez ces transports, je vous prie.

FLORESTAN.

Hélas!

LAURIANE.

Vos bélements troublent ma rêverie.

FLORESTAN.

C'est trop fort à la fin : donnez-moi mon congé.

LAURIANE.

Soit.

FLORESTAN.

Ah! cruelle! Eh quoi! bravant tout préjugé,
Vous consentez à fuir avec moi le soir même
noces, et depuis...

LAURIANE.

Monsieur...

FLORESTAN.

Mais je vous aime!

Que craignez-vous enfin? Quel est votre souci?
Le monde? Certes non. En me suivant ainsi,
Vous vous compromettiez de façon bien notoire,
Et vous me refusez... le fruit de ma victoire!

LAURIANE, se levant.

Monsieur, que parlez-vous du monde? En vérité,
Votre petit esprit connaît mal ma fierté :
Peu m'importe ce qu'on peut dire sur mon compte,
Et vous voulez en vain spéculer sur ma honte.

FLORESTAN.

Quoi! Tant de duretés jointes à tant d'appas!
Lorsque votre mari...

LAURIANE.

-Vous ne connaissez pas

Mon mari.

FLORESTAN.

Je le hais certes sans le connaître.

LAURIANE.

Ne parlez pas de lui : vous avez tort peut-être.
Vous ferez sagement, à ne vous point mentir,
De ne pas éveiller toujours mon repentir.

FLORESTAN.

Mais songez au tourment infernal qui me ronge!

Mon rôle d'amoureux fraternel se prolonge.

LAURIANE.

Quand je vous ai suivi malgré moi...

FLORESTAN.

Malgré vous?

LAURIANE.

Oui, certes, malgré moi : pourquoi ce grand courroux?
Je croyais vous aimer ; je me trompais...

FLORESTAN.

Cousine...

LAURIANE.

Votre position, j'en conviens, est voisine
Du grotesque.

FLORESTAN.

Du moins il fallait m'avertir.

LAURIANE.

Ah ! que ne l'ai-je pu ! Soyez donc un martyr
Moins maussade. L'amour viendra : sachez attendre.

FLORESTAN.

Quel destin !

LAURIANE entendant le feuillage remuer à droite.

Chut ! mon frère : on pourrait vous entendre.
Nous ne sommes pas seuls : gémissiez, mais sans bruit.

Elle va vers le perron.

Tenez, si vous voulez, repartons cette nuit
Pour Venise.

FLORESTAN.

Déjà!

LAURIANE.

Dites que l'on prépare

Une chaise de poste.

L'aubergiste a reparu. Lauriane entre dans l'hôtellerie.

FLORESTAN.

Ah! beauté trop barbare!

Obéissons.

Il entre aussi, en donnant des ordres à l'aubergiste. — Hector et Gardanne s'avancent sur la pointe du pied, en les suivant des yeux.

SCÈNE III.

HECTOR, GARDANNE; par instants L'AUBERGISTE.

GARDANNE.

Hector, tu l'as vue?

HECTOR.

Assez bien,

A travers ce bosquet, mais je n'entendais rien.

GARDANNE.

Moi non plus.

HECTOR.

A juger d'après leur pantomime,

La conversation m'a paru fort intime.

GARDANNE.

Oui, le jeune mari là-bas roulait des yeux
Tantôt très-suppliants, tantôt très-furieux.

HECTOR.

Bah ! Sa belle compagne est coquette sans doute,
Capricieuse ; eh bien, tant mieux, tant mieux.

GARDANNE.

Écoute,

Si ta femme avait eu ce regard seulement,
Hector, aurais-tu fait le signal à l'amant ?
A l'heure où la pudeur laisse tomber son voile,
Aurais-tu sans regret vu filer cette étoile ?

HECTOR.

Eh ! je n'en mettrais pas, mon cher, la main au feu.
Mais ma femme était blonde, et je goûte fort peu
Les blondes.

GARDANNE.

Je me sens plus simple et plus novice
Que jamais. Sois mon guide, Hector.

HECTOR.

A ton service.

GARDANNE.

O grand homme, avec toi mon triomphe est certain.
Mais, j'y songe, tu vas l'aimer aussi ! Destin
Cruel ! Puis-je espérer que, toi, tu te résignes
A ce rôle ?

HECTOR.

Suis-je un de ces amis indignes
Qui, lorsqu'ils ont promis, trahissent lâchement?
Moi, ton rival? Jamais! S'il te faut un serment?...

GARDANNE.

Le serment est suspect en pareille matière.

HECTOR.

Va, tu peux m'accorder ta confiance entière;
Tombe sur moi le ciel si j'en deviens épris!

GARDANNE.

Soit, je me fie à toi. Sois propice, ô Cypris!

HECTOR, à part.

C'est ma femme. Parbleu! je n'ai pas de scrupule;
Si je m'en éprenais, je serais ridicule.
Je puis l'aider sans crainte. Et puis je suis content
De jouer un bon tour au cousin Florestan :
Ce petit freluquet est affreux. Sur mon âme!
Gardanne est le galant qui convient à ma femme.

Haut, à Gardanne réveur.

Tenons conseil. L'amant...

GARDANNE.

Le mari.

HECTOR.

Si tu veux;
Le mari, soit, n'est pas, je crois, bien dangereux.
Sans te flatter, mon cher, tu peux entrer en lice.

GARDANNE.

Il est vrai...

HECTOR.

J'en ferai d'ailleurs notre complice.

GARDANNE.

Que dis-tu ?

HECTOR.

Mais d'abord...

Il frappe sur la table.

L'AUBERGISTE, arrivant.

Monseigneur ?

HECTOR.

Donnez-nous

De l'encre et du papier.

A Gardanne.

Demande un rendez-vous.

GARDANNE.

Déjà ?

HECTOR.

Sans doute.

L'aubergiste apporte de quoi écrire et sort.

GARDANNE, s'asseyant près de la table.

Soit. Il faudrait quelque chose

De piquant, un poulet d'un style alerte et rose,

Avec un trait à la Richelieu. Cherchons bien.

Si... — Non.

HECTOR, assis sur la table, en face de Gardanne.

Tout ton esprit ne servirait à rien.

N'as-tu pas vu ce front sérieux, triste presque?

GARDANNE.

Tu crois?

HECTOR.

Son caractère est plutôt romanesque.

GARDANNE.

Peste, quel œil de lynx!

HECTOR.

Crois-moi : du sentiment.

GARDANNE.

Dicte alors, cher ami : j'écris aveuglément.

HECTOR.

Sois tendre, mais prudent, discret, amical même.
Tigre, cache avec soin tes griffes...

GARDANNE.

« Je vous aime... »

HECTOR, l'arrêtant.

Non, c'est brutal.

GARDANNE.

Je mets : « Madame. »

Hector l'arrête.

Eh bien ?

HECTOR.

Mais non.

« Lauriane. »

GARDANNE.

D'où vient que tu connais son nom ?

HECTOR.

L'as-tu pas entendu prononcer tout à l'heure?

GARDANNE.

Lauriane, le nom charmant! Mais que je meure
Si j'avais entendu... Quel ami précieux,
Hector! Dicte. Ah! je vois s'ouvrir un coin des cieux!

HECTOR, dictant.

« Lauriane. »

Regardant Gardanne qui hésite.

Eh bien, quoi?

GARDANNE.

Ma pudeur est extrême,
Mais l'appeler ainsi par son nom de baptême,
C'est un peu cavalier.

HECTOR.

Écris donc, entêté!

GARDANNE.

Mais...

HECTOR.

Cela piquera sa curiosité.

Gardanne écrit. — Hector dicte.

« Lauriane, je sais toute votre aventure. »

GARDANNE.

Bah?

HECTOR, dictant.

« Je serai discret... »

GARDANNE, proposant.

Comme une sépulture?

HECTOR.

Non. « Je serai discret. »

GARDANNE, vexé.

Va.

HECTOR, dictant.

« Je me suis permis
De vous rejoindre, étant un de vos vieux amis. »

GARDANNE.

Vieux?

HECTOR.

Écris.

Dictant.

« Ce soir même, au bout de la terrasse,

Regardant vers le fond, à droite.

Au pied du grand figuier, accordez-moi la grâce
D'un moment d'entretien. »

GARDANNE.

Mais c'est absurde.

HECTOR.

Non.

Écris.

Dictant.

« Faut-il signer ce billet de mon nom ?
Vous avez reconnu certes mon écriture. »

GARDANNE.

Tu m'ahuris. « Je sais toute votre aventure. »
Quoi donc ? Que sais-tu ? Parle.

HECTOR.

Eh mais, je ne sais rien.

Je flaire tout au plus... Et puis cela fait bien.
Laisse-moi faire. Holà ! l'aubergiste !

L'AUBERGISTE, paraissant.

Excellence ?

HECTOR.

Ce billet à la dame, et sois discret.

GARDANNE.

Silence !

L'AUBERGISTE.

Elle repose.

HECTOR.

Alors à son réveil.

L'AUBERGISTE.

Voici

Le jeune seigneur.

HECTOR.

Bien. Va-t'en.

GARDANNE.

Il vient ici.

Hector met un doigt sur ses lèvres. Florestan descend lentement les
degrés du perron. L'aubergiste sort.

SCÈNE IV.

HECTOR, FLORESTAN, GARDANNE.

FLORESTAN, rêveur, à lui-même.

J'ai fait une sottise en l'enlevant peut-être.

HECTOR, abordant Florestan, le chapeau à la main.

Monsieur, nous n'avons pas l'honneur de vous connaître,
Mais nous sommes tous deux de France, comme vous :
Vous plaît-il vous asseoir un moment avec nous ?

FLORESTAN.

Messieurs...

HECTOR.

Entre Français la connaissance est prompte.

FLORESTAN.

Je ne sais si je dois...

GARDANNE.

Nous feriez-vous là honte

De refuser ?

HECTOR.

N'ayez crainte de déroger.

Il est doux de trinquer sous un ciel étranger.

FLORESTAN.

J'accepte.

Ils s'asseient tous trois à la table, Florestan au milieu.

GARDANNE.

Hélas! jeune homme heureux, je vous jalouse.
 Vous voyagez avec madame votre épouse.
 S'adorer sous l'azur d'Italie, ô douceur!

FLORESTAN.

Mais ce n'est pas ma femme.

GARDANNE.

Ah! vraiment?

FLORESTAN.

C'est ma sœur.

GARDANNE.

Ah!

HECTOR.

Pardon, cher monsieur; recevez notre excuse.

GARDANNE, à Florestan.

Comment le trouvez-vous, ce vin de Syracuse?

FLORESTAN.

Excellent.

GARDANNE.

Oui, parbleu! Notre vieil hôtelier
 Me le tient en réserve au fond de son cellier
 Pour mes amis et moi, la consigne est sévère.
 Il est inoffensif, jeune homme : encore un verre.

Il verse à Florestan.

Tel que vous me voyez, je suis depuis six mois
 Bientôt l'heureux voisin des ours et des chamois :
 Bien que noble, j'étais fort épris de peinture.

Mais bah ! nous ne faisons que gâter la nature ;
J'y renonce, je flâne, et, délaissant les arts,
Je me chauffe au soleil, ainsi que les lézards.

HECTOR, à Florestan, en lui versant à boire.

Restez-vous quelques jours ?

FLORESTAN.

Non ; nous serons en route

Ce soir même.

GARDANNE.

Déjà ?

FLORESTAN.

Pour Venise sans doute.

GARDANNE.

Nous le regrettons fort.

HECTOR.

Eh ! messieurs, buvons donc
A la patrie absente, à Paris !

GARDANNE.

Soit.

FLORESTAN.

Pardon ;

Je suis de la province.

HECTOR.

Allons donc !

GARDANNE.

Je proclame

Que je vous aurais cru Parisien dans l'âme.

HECTOR, à Florestan.

Vous avez vu Paris?

FLORESTAN.

Jamais.

HECTOR.

En vérité?

GARDANNE.

C'est étrange.

HECTOR.

Eh bien donc, buvons à la santé
De votre sœur, si vous voulez bien le permettre.

FLORESTAN^v, souriant, après avoir bu.

Ma sœur?

GARDANNE.

Il se trahit!

HECTOR.

Mes compliments, mon maître.
Elle est charmante.

GARDANNE.

Eh quoi! vous gardiez ce secret
Avec nous? Ah!

FLORESTAN, qui commence à se griser.

Messieurs, le bonheur est discret.

Il boit.

HECTOR, à part.

C'est triste, mais l'amant de ma femme est stupide.

GARDANNE, à Florestan.

Je vous fais remarquer que votre verre est vide.

Il lui verse à boire.

Buvons à vos amours alors, jeune vainqueur!

Tous trois lèvent leurs verres, Florestan hésite; son front se rembrunit.

HECTOR.

Qu'avez-vous?

FLORESTAN.

Mes amours!

Il repose son verre sur la table.

GARDANNE.

Ouvrez-nous votre cœur.

HECTOR.

Nous sommes gens d'honneur et nous saurons nous taire.

GARDANNE.

Des chevaliers français tel est le caractère.

HECTOR.

Allons, parlez.

FLORESTAN.

Merci pour ce zèle amical.

Oui, cette comédie absurde me fait mal.

Je souffre.

GARDANNE.

Vous avez pourtant une maîtresse...

FLORESTAN.

Ce n'est pas une femme...

GARDANNE.

Hein?

FLORESTAN.

C'est une tigresse

Que j'accompagne, hélas!

HECTOR, à part.

Que dit-il?

GARDANNE.

Mais pourquoi

Cette comparaison féroce?

FLORESTAN.

Ah! plaignez-moi!

Toutes les nuits, malgré mes larmes, elle tire

Les verrous, et s'enferme. Ah! Messieurs, quel martyre!

GARDANNE.

Quoi! jamais?...

FLORESTAN.

Non, jamais. Je ne puis vivre ainsi.

HECTOR.

Vous nous intéressez beaucoup.

FLORESTAN, dont l'ivresse augmente, serrant les mains d'Hector.

Merci! merci!

Vous ne me croirez pas, mais la moindre des choses,

Oui, baiser seulement le bout de ses doigts roses,
De ses mitaines même, elle me le défend ;
Je ne puis même pas me plaindre.

HECTOR, à part.

Pauvre enfant !

FLORESTAN.

Supplice de Tantale !

GARDANNE, réfléchissant.

Ah ! cette jeune dame
Qui n'est pas votre sœur et n'est pas votre femme,
N'est pas non plus...

FLORESTAN.

Non. Ah ! je suis bien malheureux !

GARDANNE.

Mais comment se fait-il que vous erriez tous deux
Bras dessus bras dessous à travers l'Italie ?

FLORESTAN, balbutiant, et laissant tomber sa tête sur le gilet d'Hector.

Ah ! ne déchirez pas mon cœur, je vous supplie.

HECTOR, reposant la tête de Florestan sur la table.

Tu vois bien qu'il ne peut te répondre. Il s'endort.

Hector et Gardanne se lèvent doucement.

GARDANNE.

Sa parole est d'argent, mais son sommeil est d'or.
Victoire ! nous avons dompté la bête fauve.

HECTOR.

Chut ! Tu tiens le cheveu de la déesse chauve.

Profites-en.

GARDANNE, montrant Florestan.

S'il faut l'en croire, que dis-tu
De la belle?

HECTOR.

Il paraît que c'est une vertu.
Tant mieux.

GARDANNE.

Hum!

HECTOR.

Doutes-tu que ton amour la touche?

GARDANNE.

Ah! je la préférerais peut-être moins farouche.

HECTOR, à part, regardant Florestan endormi.

Sa jeunesse et ce vin m'en sont un sûr garant :
Il dit vrai. Mais alors c'est... c'est bien différent.

GARDANNE.

O ciel! voici l'instant critique!

HECTOR.

Eh bien?

GARDANNE.

Par grâce,

Ne m'abandonne pas!

HECTOR.

Faut-il prendre ta place
Jusqu'au bout? C'est pousser un peu loin l'amitié.

GARDANNE.

Hector, que lui dirai-je ?

HECTOR.

Ah ! tu me fais pitié.

GARDANNE.

Écoute. Je me sens absurde. Je t'en prie,
Expert dans l'art charmant de la galanterie,
Parle-lui, toi.

HECTOR.

Jamais !

GARDANNE.

Tu consens?... Ah ! merci !

Je vais au rendez-vous.

HECTOR.

Veux-tu bien...

GARDANNE.

La voici !

HECTOR.

Encore une fois...

GARDANNE.

Ah ! ma frayeur est trop forte !

Lauriane paraît sur le perron.

Je fuis ; sois éloquent !

HECTOR.

Que le diable l'emporte !

Gardanne disparaît dans les bosquets à droite. La nuit est venue. Clair de lune.

SCÈNE V.

HECTOR, LAURIANE, FLORESTAN, endormi dans
l'ombre. A un moment GARDANNE.

HECTOR.

Elle vient. Eh ! parbleu ! n'ai-je donc pas tout fait
Pour l'attirer ? Elle est adorable en effet.

LAURIANE, descendant lentement les degrés, le billet à la main,
sans voir Hector.

Quel est donc ce billet ? Je ne puis reconnaître
La main qui l'a tracé. C'est un piège peut-être.
Qu'ai-je à craindre ? Un ami ? Je ne m'en connais pas.
Jusqu'ici qui donc peut avoir suivi mes pas ?

HECTOR, à part, regardant Lauriane.

Florestan a raison : sous les plis de sa mante
Mes yeux, malgré la nuit, la devinent charmante.

LAURIANE, cherchant sur la terrasse.

Au pied du grand figuier...

Elle rencontre Hector.

Monsieur !

HECTOR.

Ne craignez rien.

LAURIANE.

Mais...

HECTOR.

J'implore, madame, un instant d'entretien.
Quoi? ne peut-on, sans vous blesser, vous faire entendre,
Le langage d'un cœur respectueux et tendre?

LAURIANE, à part.

Je connais cette voix.

HECTOR.

A ne vous point mentir,
D'avance à vous parler j'ai quelque repentir.
Cela vaut-il qu'on vous arrête une seconde?
On vous aime... Est-il rien de plus vulgaire au monde?
Oui, certes, cet aveu, bien d'autres sur vos pas
L'ont proclamé tout haut, l'ont murmuré tout bas,
Parfum banal, fumée errante qui s'envole,
Encens quotidien que méprise l'idole.
Écoutez-moi pourtant : qui sait? qui sait? un jour
Vous pouvez rencontrer le véritable amour,
Et, si belle qu'on soit, cela vaut qu'on s'arrête,
Madame, et qu'on détourne un seul instant la tête.
A se montrer trop fière on passe quelquefois
A côté du bonheur.

LAURIANE, à part.

Je connais cette voix.

HECTOR.

Le vent léger du soir court sur les herbes folles...

LAURIANE, haut.

Monsieur, je n'ai pas bien entendu vos paroles :

J'écoutais votre voix. Oui, je la connais bien.

HECTOR, restant dans l'ombre.

Non.

LAURIANE, tirant la lettre de son sein.

Alors ce billet mentait ?

HECTOR.

Je n'en sais rien.

Je sais que le zéphyr, sur ses ailes mi-closes,
 Nous apporte l'odeur tiède des lauriers-roses,
 Et que ce ciel, semé de paillettes d'argent,
 Est fait pour abriter un amour indulgent.
 Oui, tout conseille dans cette nuit d'Italie
 Un bonheur souriant et sans mélancolie.

LAURIANE, à part.

Ah ! je ne pouvais pas perdre son souvenir :
 C'est bien lui ! — Non, c'est un rêve qui va finir.

HECTOR, un peu vers le fond.

Vous ne m'écoutez pas, madame ?

GARDANNE, arrivant de droite, et tirant Hector par l'habit,
 à mi-voix.

Hector ?...

HECTOR, à mi-voix.

Silence !

Va-t'en sous ton figuier, je suis plein d'éloquence.

GARDANNE.

Je me sens moins timide.

HECTOR.

Allons! va-t'en.

GARDANNE.

Pardon,

Je voudrais...

HECTOR.

Tu vas tout gâter.

GARDANNE.

Mais...

HECTOR, toujours à mi-voix.

Va-t'en donc!

Gardanne disparaît de nouveau à droite, mais lentement, et seulement après avoir écouté les deux ou trois vers suivants — Hector suit des yeux Gardanne. — Haut.

Hélas! l'infortuné dont je suis l'interprète,
N'aurez-vous point pitié de sa peine secrète,
Alors que d'un regard il peut être guéri?

Gardanne a disparu; Hector fait un mouvement de satisfaction.

LAURIANE, se retournant.

Ah! je vous reconnais; vous êtes mon mari!
Monsieur, je vous parais sans doute bien coupable,
Je le sais : vous avez le droit d'être implacable,
Mais peut-être êtes-vous trop cruel aujourd'hui
En me parlant d'amour... pour le compte d'autrui!

HECTOR.

Pour le compte d'autrui! Convenez-en : l'outrage
Est sanglant. Vous avez mal compris mon langage.

LAURIANE.

Monsieur...

HECTOR.

Certe, et j'aurais le droit d'être offensé.
Suis-je donc un aveugle, ou bien un insensé ?
Dans cette ombre, avec vous, seul sur cette terrasse,
Je m'enivre du cher parfum de votre grâce ;
Votre silence même ou bien votre dédain
Ont un charme inconnu qui pénètre soudain.
Nous sommes-nous déjà rencontrés ? Je l'ignore.

LAURIANE.

Ah !

HECTOR.

C'est l'heure troublante et douce où l'on s'adore.
Voyez plutôt : conforme au galant rituel,
Ce paysage même a l'air spirituel :
Discrètement la lune autour de nous tamise
Sous le couvert des pins sa lumière indécise,
Et jamais dans un air plus pur, sous des clartés
Plus tendres, parmi des bosquets plus enchantés,
Watteau n'a promené, coquettes et légères,
Au bras de leurs bergers ses rêveuses bergères.
Ah ! madame, le cœur s'éprend rien qu'à vous voir ;
Il suffit, et c'est tout ce que je veux savoir.

LAURIANE.

Ah ! par égard pour vous, monsieur, je vous en prie,
Sinon pour moi, cessez cette plaisanterie.

HECTOR.

Que dites-vous, madame ?

LAURIANE.

Oh! je connais mes torts ;
J'en emporte avec moi la honte et les remords.

HECTOR.

Mais...

LAURIANE.

Votre cruauté sans doute est légitime ;
Veuillez donc m'excuser si, quel que soit mon crime,
J'ai souffert vos affronts d'un cœur mal aguerri.
Frappez ; c'est votre droit : vous êtes mon mari.

HECTOR

Je suis un étranger, madame, je vous jure...

Mouvement de Lauriane.

Et je ne sais plus rien de l'ancienne aventure.
Votre mari? Vous vous trompez. Sur mon honneur,
Ce titre ridicule est bien loin de mon cœur.
Vainement je voudrais le cacher à moi-même :
Lauriane, soyons sérieux. Je vous aime.

LAURIANE.

Vous m'aimez?

HECTOR.

Je vous aime. Ah! tenez, croyez-moi :
J'imaginai mon cœur mort à ce jeune émoi ;
Je me trompais : voici tout à coup qu'il s'éveille.

LAURIANE.

Certes c'est, j'en conviens, une grande merveille ;
Vous devez le premier en être stupéfait.

Vous m'aimez? C'est trop tard. Vous savez en effet
Que m'enfuyant le soir de notre mariage,
Depuis plus de vingt jours, dans un galant voyage,
Je cours le monde avec un jeune cavalier.

HECTOR.

Je l'ignore, madame... ou je veux l'oublier.

LAURIANE.

Vous ne le pouvez pas. J'accepterais peut-être
Le pardon, non l'oubli; vous n'en êtes pas maître.
Ainsi je ne vous plais qu'après ma trahison?
Après... car vous avez certes trop de raison
Et d'esprit pour ne pas rire de mon audace,
N'est-ce pas, monsieur? si j'osais vous dire en face
Que pendant ces vingt jours de honte et de tourments
D'un cœur froid et hautain j'ai gardé mes serments?

HECTOR.

Qui sait? Le vrai surtout est fort invraisemblable.
Je vous crois, Lauriane.

LAURIANE.

Eussé-je été coupable,
Monsieur, auprès de vous ai-je trouvé l'appui
Que j'aurais eu le droit d'espérer contre lui?
Le hasard aujourd'hui vous a mis sur ma route;
Mais nous ne devons plus nous rencontrer sans doute:
C'est donc l'heure ou jamais de la sincérité.
Eh bien, sachez du moins toute la vérité.
Pauvre provinciale, au fond de notre terre,
J'avais toujours vécu rêveuse et solitaire;
Puis j'avais écouté — tout m'était inconnu —

Les déclarations du premier sot venu,
De mon cousin. Mais quand je vous vis apparaître,
Vous, que je redoutais d'avance comme un maître
Farouche, je sentis dans ma jeune raison
L'étonnement subit d'un nouvel horizon ;
Vous reflétiez pour moi ce Paris que j'ignore,
Son charme et son esprit : que vous dirai-je encore ?
Vous aviez d'un regard conquis mon faible cœur.
Hélas ! votre ironie et votre ton moqueur
M'ont glacée. Ah ! j'allais vous dire : « Je vous aime ! »
Ce soir où sans pitié, sans un reproche même,
Vous m'avez renvoyée, amer et triomphant.
Songez-y bien, monsieur, je n'étais qu'une enfant :
Vous étiez mon mari, mon protecteur, mon maître.
Un mot de vous, un seul, vous me sauviez peut-être...
Mais non ; ce mot, je l'ai vainement attendu,
Et je pleure aujourd'hui sur mon bonheur perdu.

HECTOR.

Je ne veux même pas tenter de me défendre :
Vous avez trop raison : j'aurais dû vous comprendre,
Et c'est moi qui m'incline et demande pardon.

Il met un genou en terre.

LAURIANE, troublée.

Monsieur, je suis confuse...

HECTOR.

Ah ! souriez-moi donc.

Le sourire indulgent sied à votre visage
Comme le clair de lune à ce doux paysage.
Nous nous connaissions mal : que tout soit effacé,

Ma chère Lauriane; oublions le passé;
Si vous le voulez bien, soyons heureux ensemble.

LAURIANE.

Ah ! si c'était possible...

HECTOR.

Eh bien, que vous en semble ?
Merci ! Vous consentez, car vous avez souri.

Il baise les mains de Lauriane.

LAURIANE.

Et Florestan ?

HECTOR, un doigt sur les lèvres ; il montre
à Lauriane Florestan toujours endormi.

Tenez, il dort... comme un mari.

SCÈNE VI.

HECTOR, LAURIANE, FLORESTAN, endormi.
L'AUBERGISTE, puis GARDANNE.

L'AUBERGISTE, sur le perron.

Madame...

HECTOR.

Que veux-tu ?

L'AUBERGISTE.

La chaise commandée
Par le jeune seigneur est là.

HECTOR.

Charmante idée !

Madame, prenez-vous mon bras?

LAURIANE.

Je le veux bien,

Monsieur, mais que dira le monde?

HECTOR.

Il ne sait rien.

Dans la fatale nuit, qui nous a vus? Personne.

Eh bien, que voulez-vous franchement qu'on soupçonne

Sinon qu'il nous a plu, sans attendre au matin,

D'aller nous adorer dans un pays lointain?

Il embrasse le cou de Lauriane.

GARDANNE, arrivant de droite, à part.

Je conçois des soupçons.

Apercevant Hector et Lauriane.

Que vois-je?

A mi-voix.

Traître infâme!

HECTOR, présentant Gardanne.

Gardanne, mon meilleur ami.

Bas.

Tais-toi.

Haut.

Ma femme.

GARDANNE.

Sa femme!

HECTOR.

Excuse-moi; je suis confus vraiment

De la moralité d'un pareil dénouement.
Viens-tu?

GARDANNE, montrant Florestan.

Je dois veiller sur le jeune malade.

HECTOR.

Je le ferai nommer attaché d'ambassade.

En sortant, à Gardanne.

La marquise te reste : au revoir, homme heureux.

Il sort avec Lauriane par le fond, à gauche.

GARDANNE.

Exécrable ironie!

Il emplit son verre et va au fond; on entend les
grelots de la chaise de poste.

Adieu, les amoureux!

FLORESTAN, s'éveillant au bruit du fouet et des grelots.

Quel est ce bruit?

Il regarde par-dessus la balustrade.

Grand Dieu! mais si je ne m'abuse...

GARDANNE, se retournant vers Florestan, son verre à la main.

Eh bien, que pensez-vous du vin de Syracuse?

FIN.